CONTINVATION DV DISCOVRS des Miſeres de ce Temps.

A LA ROYNE.

Par P. de Ronſard Vandomois.



A PARIS,

Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enſeigne S. Claude.

1562.

Auec Priuilege du Roy.



Extraict du priuilege du Roy.

PAR priuilege du Roy, donné à Sainct Germain en Laye, le xx. iour de Septembre l'an mil cinq cens soixante, il est enioinct à P. de Ronsard, gentilhomme Vandomois, de choisir & commettre tel Imprimeur, docte & diligent qu'il verra & cognoistra estre suffisant pour fidelement imprimer, ou faire imprimer les œuures ia par luy mises en lumiere, & autres qu'il cõposera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelzconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des œuures, qui par ledict Ronsard ont esté & seront cy apres faictes & composees, ny en exposer aucunes en vente, s'elles n'ont esté & sont imprimees par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des liures ia imprimés, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant enuers le Roy qu'enuers ledict Ronsard, & des interests & dommages de l'Imprimeur par luy choisi & esleu, Le tout pour les causes & raisons contenues & amplement declarées audict priuilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous present de Lomenie, & séellé à double queue du grand seau, de cire iaune.

Ledict Ronsard a permis à Gabriel Buon d'imprimer ou faire imprimer La continuation du discours des miseres de ce Temps, à la Royne, iusques au terme de six ans, finis & acomplis, à commencer du iour que ledict liure sera acheué d'imprimer.



CONTINVATION DV Discours des Miseres de ce Temps,

A LA ROYNE.



Madame, ie serois ou du plomb ou du bois,
Si moy que la nature a fait naistre françois,
Aux siecles aduenir ie ne contois la peine,
Et l'extreme malheur dont nostre France est pleine.
Ie veux maugré les ans au monde publier,
D'une plume de fer sur un papier d'acier,
Que ses propres enfans l'ont prise & deuestue,
Et iusques à la mort vilainement batue.
Elle semble au marchant, helas! qui par malheur
En faisant son chemin rencontre le volleur,
Qui contre l'estomaq luy tend la main armée
D'auarice cruelle & de sang affamée:
Il n'est pas seullement content de luy piller
La bourse & le cheual, il le fait despouiller,
Le bat & le tourmente, & d'une dague essaye
De luy chasser du corps l'ame par une playe:

Puis en le voyant mort il se rit de ses coups,
Et le laisse manger aux matins & aux loups.
Si esse qu'a la fin la diuine puissance
Court apres le meurtrier, & en prend la vengeance,
Et dessus une roüe (apres mille trauaux)
Sert aux hõmes d'exẽple, & de proye aux corbeaux.
Mais ces nouueaux Tyrans qui la France ont pillée,
Vollée, assassinée, à force despouillée,
Et de cent mille coups le corps luy ont batu,
(Comme si brigandage estoit une vertu)
Viuent sans chastiment, & à les oüyr dire,
C'est Dieu qui les conduist, & ne s'en font que rire.
Ils ont le cœur si fol, si superbe, & si fier,
Qu'ils osent au combat leur maistre desfier:
Ils se disent de Dieu les mignons: & au reste
Qu'ils sont les heritiers du royaulme celeste.
Les pauures insensez! qui ne cognoissent pas
Que Dieu pere commun des hommes d'icy bas
Veult sauuer un chacun, & que la grand' closture
Du grand Paradis s'ouure à toute creature
Qui croit en Iesuschrist: certes beaucoup de lieux,
Et de sieges seroyent sans ames dans les cieux,
Et Paradis seroit une plaine deserte,
Si pour eux seulement la porte estoit ouuerte.
Or eux se vantant seuls les vrais enfans de Dieu,
En la dextre ont le glaiue, & en l'autre le feu

Et comme furieux qui frappent & enragent,
Vollent les temples saincts, & les villes sacagent.
Et quoy! bruler maisons, piller & brigander,
Tuer, assaßiner, par force commander,
N'obeir plus aux Roys, amasser des armées,
Appellez vous cela Eglises reformées?
IESVS *que seulement vous confessez icy*
De bouche & non de cœur, ne faisoit pas ainsi:
Et S. Paul en preschant n'auoit pour toutes armes
Sinon l'humilité, les ieunes, & les larmes,
Et les Peres Martyrs aux plus dures saisons
Des Tyrans, ne s'armoyent sinon que d'oraisons,
Bien qu'un Ange du ciel à leur moindre priere
En souflant eust rué les Tyrans en arriere.
" *Mais par force on ne peult Paradis violer:*
IESVS *nous a monstré le chemin d'y aller:*
Armez de patience il faut suyure sa voye,
Celuy qui ne la suit se damne & se foruoye.
Voulés vous ressembler à ses fols Albigeois
Qui planterent leur secte auecque le harnois?
Ou à ces Arriens qui par leur frenaisie
Firent perdre aux chrestiens les villes de l'Asie?
Ou à Zuingle qui fut en guerre desconfit?
Ou à ceux que le Duc de Lorreine desfit?
Vous estes dés long temps en possesion d'estre
Par armes combatus, nostre Roy vostre maistre

Bien tost à vostre dam le vous fera sentir,
Et lors de vostre orgueil sera le repentir.
Tandis vous exercez vos malices cruelles,
Et de l'Apocalypse estes les sauterelles,
Lesquelles außi tost que le Puis fut ouuert
D'enfer, par qui le Ciel de nües fut couuert,
Auecques la fumée en la terre sortirent,
Et des fiers scorpions la puissance vestirent:
El' auoient face d'hõme, & portoient de grãds dents
Tout ainsi que Lyons affamez & mordans.
Leur maniere d'aller en marchant sur la terre
Sembloit Cheuaux armez qui courent à la guerre,
Ainsi qu'ardentement vous courez aux combats
Et Villes & Chasteaux vous renuersez à bas.
El' auoient de fin or des couronnes aux testes,
Ce sont vos morions haut-dorez par les crestes,
El' auoient tout le corps de plastrons enfermez,
Les vostres sont touiours de corcelets armez:
Comme des scorpions leur queüe estoit meurtriere,
Ce sont vos pistolets qui tirent par derriere,
PERDANT *estoit leur maistre, & le vostre a perdu*
Le sceptre que nos Roys auoient tant deffendu.
Vous ressemblez encor à ces ieunes viperes,
Qui ouurent en naissant le ventre de leur meres,
Ainsi en auortant vous aués fait mourir
La France vostre mere, en lieu de la nourrir.

De Besze ie te prie escoute ma parolle
Que tu estimeras d'vne personne folle,
S'il te plaist toutesfoys de iuger sainement,
Apres m'auoir oüy tu diras autrement.
La terre qu'auiourdhuy tu remplis toute d'armes,
Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes,
Et d'auares soldars, qui du pillage ardans,
Naissent desoubs ta voix, tout ainsi que des dents
Du grand serpent Thebain les hommes, qui muerent
Le limon en couteaux, dont ils s'entretuerent:
Et nés & demi-nés se firent tous perir,
Si qu'un mesme soleil les vit naistre & mourir.
De BesZe ce n'est pas vne terre Gottique,
Ny vne region Tartare, ny Scythique,
C'est celle ou tu naquis, qui douce te receut
Alors qu'a VesZelay ta mere te conceut,
Celle qui t'a nourry, & qui t'a faict aprendre
La science & les ars dés ta ieunesse tendre,
Pour luy faire seruice, & pour en bien vser,
Et non, comme tu fais, à fin d'en abuser.
Si tu es enuers elle enfant de bon courage,
Ores que tu le peux, rends luy son nourrissage,
Retire tes soldars, & au lac Geneuois
(Comme chose execrable) enfonce leurs harnois.
Ne presche plus en France vne Euangile armée,
Vn Christ empistollé tout noircy de fumée,

Portant vn morion en teste,& dans la main
Vn large coustelas rouge du sang humain:
Cela desplaist à Dieu,cela deplaist au Prince,
Cela n'est qu'un appas qui tire la prouince
A la sedition,laquelle desoubs toy
Pour auoir liberté,ne vouldra plus de Roy.
Certes il vauldroit mieux à l'Ausane relire
Du grand fils de Thetis les proesses & l'ire,
Faire combatre Aiax,faire parler Nestor,
Ou reblesser Venus,ou retuer Hectór
En papier non sanglant,que remply d'arrogance
Te mesler des combats dont tu n'as cognoissance,
Et trainer apres toy le vulgaire ignorant,
Lequel ainsi qu'un Dieu te va presque adorant.
Certes il vauldroit mieux celebrer ta Candide,
Et comme tu faisois,tenir encor [illegible]ride
Des cygnes Paphians:ou pres d'un antre au soir
Tout seul dans le giron des neuf muses t'assoir,
Que reprendre l'Eglise,ou pour estre veu sage
Amander en sainct Paul ie ne scay quel passage:
De BesZe mon amy,tout cela ne vaut pas
Que la France pour toy prenne tant de combats!
Ny que pour ton erreur vn tel Prince s'empesche!
Vn iour en te voyant aller faire ton presche
Ayant de soubs vn Raistre vne espée au costé:
Mon dieu ce di-ie lors quelle sainte bonté!

Quelle

Quelle Euangille helas! quel charitable zelle!
Qu'vn Prescheur porte au flanc vne espee cruelle!
Bien tost auec le fer nous serons consumés,
Puis que l'on voit de fer les ministres armés.
Et lors deux Surueillans qui parler m'entendirent,
Auecque vn haussebec, ainsi me respondirent,
Quoy parles tu de luy? lequel est enuoyé
Du Ciel, pour r'enseigner le peuple deuoyé?
Ou tu es vn Athee, ou quelque benefice
Te fait ainsi vomir ta rage & ta malice?
Puis que si arrogant, tu ne fais point d'honneur
A ce prophete sainct enuoyé du Seigneur.
Adonq ie respondi: apellés vous Athée
La personne qui point n'a de son cœur ostée
La foy de ses ayeux? qui ne trouble les loix
De son pays natal, les peuples ny les Roys?
Apellés vous Athée, vn homme qui mesprise
Vos songes contrefais, les monstres de l'Eglise?
Qui croit en vn seul Dieu, qui croit au sainct Esprit
Qui croit de tout son cœur au sauueur Iesuschrist?
Apellés vous Athée vn homme qui deteste
Et vous & vos erreurs comme infernalle peste?
Et vos beaux Predicans, qui fins & cauteleurx
Vont abusant le peuple, ainsi que basteleurs,
Lesquels enfarinés au mi-lieu d'vne place
Vont iouant finement leurs tours de passe passe,

Et à fin qu'on ne voye en plain iour leurs abus
Souflent dedans les yeux leur poudre d'Oribus.
Vostre poudre est crier bien haut contre le Pape
Deschifrant meintenant sa Tiare & sa chape,
Meintenant ses pardons, ses bulles, & son bien,
Et plus vous criez haut, plus estes gens de bien.
Vous ressemblés à ceux que les fiebures incensent,
Qui cuydent dire vray de tout cela qu'ils pensent:
Toutesfois la pluspart de vos Rhetoriqueurs
Vous preschent autremẽt qu'ils n'ont dedãs les cœurs.
L'vn monte sur la chaire ayant l'ame surprise
D'extresme ambition, l'autre de couuoitise,
L'autre qui se voit pauure est aise d'en auoir;
L'autre qui n'estoit rien de monter en pouuoir,
L'autre a l'esprit aigu, qui par meinte trauerse
Soubs ombre de pitié tout le monde renuerse.
Bref vn Peroceli aparoist entre vous
Plus sage, & continent, plus modeste, & plus doux,
Qui reprend asprement les violeurs d'images,
Les larrons, les meurtriers: qui de fardés langages
N'entretient point la guerre, ains deteste bien fort
Ceux qui plains de fureur nourrissent le discord.
Il est vray que sa faulte est chose abominable,
Toutesfois en ce fait elle est bien excusable.
Ha que vous estes loing de nos premiers docteurs,
Qui sans craindre la mort ny les persecuteurs,

Alloient de leur bon gré aux plus cruels ſuplices
Sans enuoyer pour eux ie ne ſcay quels nouices.
Que vit tant à Geneue vn Caluin deſia vieux?
Qu'il ne ſe fait en France vn martyr glorieux?
Soufrant pour ſa parolle? ô ames peu hardies!
Vous reſemblés à ceux qui font les Tragedies,
Leſquels ſans les ioüer demeurent tous creintifs,
Et en donnent la charge aux nouueaux aprantis,
Pour n'eſtre point moqués ni ſiflés, ſi l'yſſue
De la fable n'eſt pas du peuple bien receue.
Le peuple qui vous ſuit eſt tout empoiſonné,
Il a tant le cerueau de ſectes eſtonné,
Que toute la Rubarbe & toute l'Anticyre
Ne luy ſcauroient garir ſa fiebure qui empire:
Car tant s'en faut helas! qu'on la puiſſe garir
Que ſon mal le contente, & luy plaiſt d'en mourir.
Il faut ce dites vous que ce peuple fidele
Soit guidé par vn Chef qui preigne ſa querelle?
Ainſi que Gedeon lequel eſleu de Dieu,
Contre les Madiens mena le peuple hebrieu:
Si Gedeon auoit commis vos brigandages,
Vos meurtres, vos larcins, vos Gottiques pillages
Il ſeroit execrable, & s'il auoit forfait
Contre le droit commun, il auroit treſmal fait.
De voſtre election faites nous voir la bulle!
Et nous monſtré de Dieu le ſeing & la ſcedulle!

Si vous ne la monstrés, il faut que vous croyés
Qu'icy vous n'estes pas du Seigneur enuoyés.
Ce n'est plus auiourdhui qu'on croit en tels oracles:
Faites à tout le moins quelques petis miracles!
Comme les peres saincts, qui iadis guerissoient
Ceux qui de maladie aux chemins languissoient,
Et desquels seulement l'ombre estoit salutaire:
Il n'est plus question, ce dites vous, d'en faire,
La foy est aprouuée: allez aux Regions
Qui n'ont ouy parler de nos Religions,
Au Perou, Canada, Callicuth, Canibales,
La montrés par effait vos vertus Caluinales.
Si tost que cette gent grossiere vous verra
Faire vn petit miracle, en vous elle croira,
Et changera sa vie, ou toute erreur abonde,
Ainsi vous sauuerés la plus grand part du monde.
Les Apostres iadis preschoient tous d'vn accord,
Entre vous auiourdhuy ne regne que discord,
Les vns sont Zuingliens, les autres Lutheristes,
OEcolampadiens, Quintins, Anabaptistes,
Les autres de Caluin vont adorant les pas,
L'vn est predestiné, & l'autre ne l'est pas,
Et l'autre enrage apres l'erreur Muncerienne,
Et bien tost s'ouurira l'escole BesZienne.
Si bien que ce Luther lequel estoit premier,
Chassé par les nouueaux est presque le dernier,

Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnye,
Est la moindre de neuf qui sont en Germanye.
Vous deuriez pour le moins auant que nous troubler,
Estre ensemble d'accord sans vous desassembler,
Car Christ n'est pas vn dieu de noise ny discorde,
Christ n'est que Charité, qu'amour, & que concorde,
Et monstrés clerement par la diuision,
Que dieu n'est point auteur de vostre opinion.
Faittes moy voir quelqu'un qui ait changé de vie,
Apres auoir suiuy vostre belle folie?
I'en voy qui ont changé de couleur & de teint,
Hydeux en barbe longue, & en visage feint,
Qui sont plus que deuant tristes, mornes, & palles,
Comme Oreste agité des fureurs infernalles.
Mais ie n'en ay point veu qui soient d'audacieux
Plus humbles deuenus, plus doux, ny gracieux,
De paillards continens, de menteurs veritables,
D'efrontés vergongneux, de cruels charitables,
De larrons aumonniers, & pas vn n'a changé
Le vice dont il fut au parauant chargé.
Ie cognois quelques vns de ces fols qui vous suiuent,
Ie sçay bien que les Turcs & les Tartares viuent
Plus modestement qu'eux, & suis tout efroyé
Que mille fois le iour leur chef n'est foudroyé.
I'ay peur que tout ainsi qu'Arrius fit l'entrée
Au Turc qui surmonta l'Asienne contrée,

Que par vostre moyen il ne se vueille armer,
Et que pour nous domter il ne passe la mer.
Et que vous les premiers n'en suportiés la peine,
En pensant vous vanger de l'Eglise Romaine.
Ainsi voit on celuy qui tend le piege aux bois
En voulant prendre autruy se prendre quelque fois.
La tourbe qui vous suit est si vaine & si sotte,
Qu'estant afriandée aux douceurs de la Lote,
I'entends afriandée à cette liberté
Que vous preschés par tout, tient le pas arresté
Sur le bord estranger, & plus n'a souuenance
De vouloir retourner au lieu de sa naissance.
Helas si vous auiés tant soit peu de raison,
Vous cognoistriés bien tost qu'on vous tiēt en prison,
Pipés ensorcellés: comme par sa malice
Circe tenoit charmés les compaignons d'Vlysse
O Seigneur tout puissant ne mets point en oubly
D'enuoyer vn Mercure auecques le moly
Vers ce noble Seigneur, à fin qu'il admoneste,
Et luy face rentrer la raison en la teste,
Luy descharme les sens, luy dessille les yeux,
Luy monstre clairement quels furent ses ayeulx
Grāds Roys, & gouuerneurs des grādes republiques,
Tant craints & redoubtés pour estre catholiques.
Si la saine raison le regaigne vne fois.
Luy qui est si gaillard, si doux, & si courtois,

Il cognoiſtra l'eſtat auquel on le fait viure:
Et comme pour de l'or on luy donne du cuyure,
Et pour vn grand chemin vn ſentier eſgaré,
Et pour vn Diamant vn verre bigarré:
Las! que ie ſuis marry que cil qui fut mon maiſtre,
Deſpetré du filet, ne ſe peut recognoiſtre,
Ie n'ayme ſon erreur, mais hayr ie ne puis
Vn ſi digne Prelat dont ſeruiteur ie ſuis,
Qui benin m'a ſeruy (quand fortune proſpere
Le tenoit pres des Roys) de ſeigneur & de pere.
Dieu preſerue ſon chef de malheur & d'ennuy,
Et le bon heur du ciel puiſſe tomber ſur luy.
Acheuant ſes propos ie me retire, & laiſſe
Ces ſurueillans confus au milieu de la preſſe,
Qui diſoient que Satan le cœur m'auoit couué,
Et me grinceant les dens m'apelloient reprouué.
L'autre iour en penſant que cette pauure terre
S'en alloit (ô malheur) la proye d'Angleterre
Et que ſes propres fils amenoient l'eſtranger
Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager
M'apparut triſtement l'Idole de la France,
Non telle qu'elle eſtoit lors que la braue lance
De Henry la gardoit, mais foible & ſans confort
Comme vne pauure femme atteinte de la mort,
Son Sceptre luy pendoit, & ſa robbe ſemée
De fleurs de lys eſtoit en cent lieux entamée,

Son poil estoit hydeux, son œil haue, & profond,
Et nulle magesté ne luy hausoit le front.
En la voyant ainsi ie luy dis ô Princesse,
Qui presque de l'Europe as esté la maitresse,
Mere de tant de Roys, conte moy ton malheur?
Et dy moy ie te pry d'öu te vient ta douleur?
Elle adonq en tirant sa parolle contrainte,
Souspirant aigrement, me fit ainsi sa pleinte.
Vne ville est assise és champs Sauoysiens,
Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens,
Miserable seiour de toute apostasie,
D'opiniastreté, d'orgueil, & d'heresie,
Laquelle (en ce pendant que les Roys augmentoient
Mes bornes, & bien loing pour l'hõneur cõbatoient)
Apellant les banis en sa secte damnable
M'a fait comme tu vois chetiue & miserable.
Or mes Roys voyans bien qu'une telle cité
Leur seroit quelque iour vne infelicité,
Deliberoient assés de la ruer par terre
Mais contre elle iamais n'ont entrepris la guerre,
Ou soit par negligence, ou soit par le destin
Entiere ils l'ont laissée: & de la vient ma fin.
Comme ces Laboureurs dont les mains inutiles
Laissent pendre l'hyuer vn toufeau de chenilles
Dans vne feuille seiche au feste d'vn pommier:
Si tost que le soleil de son rayon premier

A la feuille

A la feuille eschaufee, & qu'elle est arrosee
Par deux ou par trois fois d'vne tendre rosee,
Le venin qui sembloit par l'hyuer consumé,
En chenilles soudain apparoist animé,
Qui tombent de la feuille, & rempent à grand peine
D'vn dos entre-cassé au milieu de la plaine,
L'vne monte en vn chesne & l'autre en vn ormeau,
Et touiours en mangeant se trainent au coupeau,
Puis descendent à terre, & tellement se paissent
Qu'vne seule verdure en la terre ne laissent.
Alors le laboureur voyant son champ gasté,
Lamente pour neant qu'il ne s'estoit hasté
D'etoufer de bonne heure vne telle semence:
Il voit que c'est sa faulte, & s'en donne l'offence.
Ainsi lors que mes Roys aux guerres s'efforceoient,
Toutes en vn monceau ces chenilles croissoient,
Si qu'en moins de trois moys, telle tourbe enragee
Sur moy c'est espandue, & m'a toute mangee.
Or mes peuples mutins arrogans & menteurs,
M'ont cassé le bras droit chassant mes Senateurs,
Car de peur que la loy ne corrigeast leur vice
De mes palais Royaux ont bany la iustice:
Ils ont rompu ma robbe en rompant mes cités,
Rendans mes citoyens contre moy depités:
Ont pillé mes cheueux en pillant mes Eglises,
Mes Eglises helas! que par force ils ont prises!

En poudre foudroyant images & autels:
Venerable seiour de nos Saincts immortels!
„ Contre eux puisse torner si malheureuse chose,
„ Et l'or sainct derobé leur soit l'or de Tolose!
Ils n'ont pas seulement, sacrileges nouueaux,
Fait de mes temples saincts, estables à Cheuaux,
Mais comme tormentés des Fureurs Stygialles
Ont violé l'honneur des ombres sepulchrales,
Afin que par tel acte inique & malheureux
Les viuans & les morts conspirassent contre eux:
Busire fut plus doux, & celuy qui promeine
Vne roche aux enfers, eut l'ame plus humaine.
Bref m'ont delaissee en extresme langueur,
Toutesfois en mon mal ie n'ay perdu le cueur,
Pour auoir vne Royne à propos rencontree
Qui douce & gratieuse enuers moy c'est monstree,
Elle par sa vertu, quand le cruel effort
De ces nouueaux mutins, me trainoit à la mort.
Lamentoit ma fortune, & comme Royne sage
Reconfortoit mon cueur, & me donnoit courage.
Elle abbaissant pour moy sa haulte magesté,
Preposant mon salut à son autorité,
Mesmes estant malade, est meintefois allee
Pour m'apointer à ceux qui m'ont ainsi vollee.
Mais Dieu qui des malins n'a pitié ny mercy
(Comme au Roy Pharaon) a leur cueur endurcy

A fin que tout d'vn coup sa main puissante & haute
Les corrige en fureur, & punisse leur faute.
Puis quand ie voy mon Roy qui desia deuient grand,
Qui courageusement me soustient & defend,
Ie suis toute garie, & la seulle apparance
D'vn Prince si bien né, me nourrist d'esperance.
Ce Prince, ou ie me trompe, en voyant son meintien,
Sa nature si douce, & incline à tout bien,
Et son corps agité d'vne ame ingenieuse,
Et sa façon de faire honeste & gratieuse,
Ni moqueur, ni iureur, menteur, ni glorieux,
Ie pensé qu'icy bas il est venu des cieux
A fin que la couronne au chef me soit remise,
Et que par sa vertu refleurisse l'Eglise.
Auant qu'il soit long temps ce magnanime Roy
Domptera les Destins qui s'arment contre moy,
Et ces faux Deuineurs qui d'vne bouche ouuerte
De son sceptre Royal vont predisant la perte.
Ce Prince acompaigné d'armes & de bon heur,
Enuoyra iusqu'au ciel ma gloire & mon honneur,
Et aura pour se rendre aux ennemis terrible,
Le nom de Treschrestien & de tresinuincible.
Puis voyant d'autre part cet honneur de Bourbon,
Ce magnanime Roy, qui tressage & tresbon
S'oppose à l'heresie, & par armes menasse
Ceux qui de leurs ayeux ont delaissé la trace.

Voyant le Guisian d'vn courage indonté,
Voyant Monmorenci, voyant d'autre costé
Aumalle & sainct André: Puis voyant la noblesse
Qui porte vn cueur enflé d'armes & de prouesse:
I'espere apres l'orage vn retour de beau temps,
Et apres vn hyuer vn gratieux printemps.
Car le bien suit le mal comme l'onde suit l'onde,
Et rien n'est assuré sans se changer au monde.
Ce pendant pren la plume, & d'vn stile endurci
Contre le trait des ans, engraue tout ceci,
A fin que nos nepueux puissent vn iour cognoistre
Que l'hõme est malheureux qui se prẽd à son maistre.
Ainsi par vision la France à moi parla,
Puis tout soudainement de mes yeux s'en volla
Comme vne poudre au vent, ou comme vne fumée
Qui se ioüant en l'air, est en rien consumée.

FIN.